



HAL
open science

Quelle matière pour quelle translatio ? L'héritage sympériphérique de l'Antiquité dans certains textes français du XIIe siècle.

Vladimir Agrigoroaei

► **To cite this version:**

Vladimir Agrigoroaei. Quelle matière pour quelle translatio ? L'héritage sympériphérique de l'Antiquité dans certains textes français du XIIe siècle.. Communications, CELLAM, Mar 2015, Poitiers, France. pp.587-602. halshs-01576480

HAL Id: halshs-01576480

<https://shs.hal.science/halshs-01576480>

Submitted on 3 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

QUELLE MATIÈRE
POUR QUELLE *TRANSLATIO*?
L'HÉRITAGE SYMPÉRIPHÉRIQUE
DE L'ANTIQUITÉ
DANS CERTAINS TEXTES FRANÇAIS
DU XII^e SIÈCLE

Vladimir AGRIGOROAËI

À nos amis sympéripatétiques,
Arabela Trifoi et Ștefan Colceriu :
... τοῖς γὰρ καιροῖς συμπεριφέρεσθαι ἀνάγκη
πρὸς τὸ κράτιστον καὶ τὸν ἄνδρα καὶ τὴν πόλιν¹.

ESCHINE, *Sur l'ambassade infidèle*, 343 av. J.-C.

Au cœur de la *translatio studii* française du XII^e siècle demeurent deux citations qu'on invoque souvent. La première, de Chrétien de Troyes, parle de la migration de la chevalerie et la clergie de Grèce à Rome, puis en France². La deuxième, tirée du prologue des *Lais* de Marie de France, met en scène les idées de Priscien et d'autres auteurs antiques³. Nous évitons de traiter ce dernier sujet, de crainte de ne pouvoir présenter toutes les hypothèses qui ont été proposées. Néanmoins, c'est dans ce lignage que nous souhaitons situer d'autres mentions d'auteurs antiques dans les premières œuvres en langue vernaculaire, par exemple, l'apparition d'Homère,

1. « [...] En effet, les états doivent, aussi bien que les individus, tirer le meilleur parti possible des circonstances », Victor MARTIN et Guy DE BUDÉ (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 1927.

2. *Chrétien de Troyes : Cligès, Philomena, Chansons*, Michel ROUSSE (éd.), Paris, Flammarion, 2006, p. 8 et 10, v. 30-35.

3. *Marie de France : Les Lais*, Jean RYCHNER (éd.), Paris, Champion, 1966, v. 9-16.

Platon, Virgile et Cicéron dans le prologue du *Roman de Thèbes*⁴, ou les noms de César, Trogue Pompée, Aristote, Solin, Orose, Isidore et Saint Jérôme dans le *Roman de toute chevalerie* de Thomas de Kent⁵. Certains critiques considèrent que ce dernier ne proposait pas une mystification et qu'il avait effectivement lu certaines sources, quoiqu'il soit difficile d'identifier la façon dont l'auteur anglo-normand pouvait avoir consulté les travaux d'Aristote, ou quels effets cette lecture aurait pu avoir sur la rédaction de son œuvre. De la même manière, si Marie de France met en scène un livre d'Ovide dans le lai de *Guigemar*, au moment où le protagoniste rencontre une jeune mariée, enfermée dans sa chambre par un vieux mari, cela ne veut pas automatiquement dire qu'elle pensait à un texte précis du poète antique, par exemple aux *Remedia*, aux *Comandemanz* traduits par Chrétien, ou à la traduction de l'*Ars amatoria*, faite par un certain maître Élie à Paris. Il se peut que le nom d'Ovide ne soit que synonyme d'Amour, voire que sa mention par la poétesse résulte simplement de l'influence qu'il a eue sur toute la littérature d'invention du XII^e siècle⁶.

Cependant il est tout à fait plausible que le lieu commun de la *translatio studii* corresponde parfois à un témoignage précis et cohérent, ce dont les prologues de Geoffroi Gaimar ou Benoît de Sainte-Maure donnent des exemples. Les deux auteurs se présentent comme les traducteurs d'une source antique, *terminus ad quem* de la tradition, tout en citant (ou prétendant citer) d'autres sources pour renforcer le poids des *auctoritates*⁷. J. Herman propose d'interpréter la *translatio* comme étant l'intériorisation d'une source exogène (le texte antique), projetée

4. *Le Roman de Thèbes*, Guy RAYNAUD DE LAGE (éd.), Paris, Champion, 2002, p. 1, v. 1-8.

5. *Thomas de Kent : Le Roman d'Alexandre ou le Roman de Toute Chevalerie*, Brian FOSTER et Ian SHORT (éd.), Catherine GAULLIER-BOUGASSAS et Laurence HARF-LANCNER (trad.), Paris, Champion, 2003, p. 108 et 110, v. 1335-1342.

6. RYCHNER Jean, éd. citée, p. 13, v. 239-244. La relation – supposée – des *Lais* de Marie aux œuvres d'Ovide a été analysée par Gertz et Edwards, qui y voient un modèle possible ; GERTZ Sunhee Kim, *Echoes and Reflections : Memory and Memorials in Ovid and Marie de France*, Amsterdam, Rodopi, 2003 ; EDWARDS Robert R., « Marie de France and *Le Livre d'Ovide* », *Medievalia*, n° 26, 2005, p. 57-81. Voir aussi *Les Lais de Marie de France*, Ernest HOEPPFNER (éd.), Paris, A.-G. Nizet, 1935, p. 53, 92, note 1. Vénus proscrit les *Remedia*, puisque le mari de la jeune femme aurait tout intérêt à engager son épouse à ne pas réprimer l'affection qu'elle lui devait. Voir BRAET Herman, « Note sur Marie de France et Ovide (Lai de *Guigemar*, v. 232-244) », in Brian WOLEDGE (dir.), *Mélanges de philologie et de littératures romanes offerts à Jeanne Wathelet-Willem*, Liège, université de Liège, 1978, p. 23-24.

7. BRATU Cristian, « *Translatio*, autorité et affirmation de soi chez Gaimar, Wace et Benoît de Sainte-Maure », *The Medieval Chronicle*, n° 8, 2013, p. 135-164.

ensuite par le texte vernaculaire sous forme de source endogène : source produite mais non pas reproduite⁸. Il a sans doute raison.

Néanmoins, y a-t-il, dans la plupart des textes qui nous intéressent, des rapports évidents, indéniables, avec les œuvres de l'Antiquité ? Quand Stace apparaît pour la première et la seule fois dans un vers du *Roman de Thèbes*, son nom est mis en relation avec un épisode qui est de l'invention de l'anonyme médiéval et qui n'a aucun rapport avec la *Thébaïde*. D'autres questions découlent de ce point de départ, qui ont tout autant d'importance. Une citation d'un vers des *Géorgiques* de Virgile s'est-elle cachée dans le prologue de *Cligès*, vers que l'on connaît uniquement à partir des commentaires de Servius⁹ ? Que la réponse soit ou non positive, peut-on dire que la *translatio* de la « clergie » justifie l'ensemble des traductions « antiques » du XII^e siècle, sachant que cette hypothèse ne permet pas de rendre compte de l'ensemble de l'activité littéraire de Chrétien¹⁰ ? Quelles sont donc les limites de cette *translatio*, alors que la vraie *translatio studii* ne se manifeste qu'au moins un siècle plus tard¹¹ ? À la lumière de ces questions, la *translatio* du XII^e siècle perd graduellement de son poids. Vidée de son sens, elle risque de devenir un simple emprunt diégétique ou un transfert culturel¹². Considérant les deux composantes de la *translatio* évoquée par Chrétien, nous observons que la *translatio* de la chevalerie est plus importante que celle du savoir, de la clergie, ce qui pose problème¹³.

La citation des noms antiques était une pratique courante de l'époque. Elle ne caractérise pas uniquement la littérature française. On trouve la même habitude chez les troubadours. Arnaut de Mareuil cite par exemple les noms de Salomon, Platon, Virgile, Homère et Porphyre au début de son *ensenhamen*, à la fois pour

8. HERMAN Jan, « Les premiers romans français, entre traduction et pseudo-traduction », *Les Lettres romanes*, n° 67, 3-4, 2013, p. 359-377.

9. BECKMANN Gustav Adolf, « Les premiers vers du *Cligès* », *Romania*, n° 122, 2004, p. 202-205.

10. Il existe une relation entre les textes perdus de Chrétien et les *romans* antiques ou les lais ovidiens, mais nous doutons que les autres auteurs aient suivi un programme bien établi ou le programme même de Chrétien. Il est plus naturel de considérer que la *translatio* dont parlait Chrétien voulait donner un sens général à toute une tradition antérieure qui manquait de programme.

11. LUSIGNAN Serge, « La topique de la *translatio studii* et les traductions françaises de textes savants au XIV^e siècle », in Geneviève CONTAMINE (dir.), *Traduction et traducteurs au Moyen Âge : Actes du colloque international du CNRS organisé à Paris, Institut de recherche et d'histoire des textes (les 26-28 mai 1986)*, Paris, CNRS, 1989, p. 303315.

12. GRECO Gina L., « From the Last Supper to the Arthurian Feast : *Translatio* and the Round Table », *Modern Philology*, n° 96, 1, 1998, p. 42-47.

13. Pour HERMAN Jan, art. cité, p. 363, la soumission de la *translatio studii* à la *translatio imperii* oblige l'auteur médiéval à évoquer des sources qu'il ne connaît pas.

justifier son *engin* et pour donner du sens à sa démarche¹⁴. Néanmoins, Arnaut n'avait aucun désir de suivre les sages antiques. Il ne croyait pas que son œuvre supposait une *translatio*, ce qui apparaît dans les vers suivants, quand il fait allusion au *topos* des nains sur les épaules des géants, et qu'il met au cœur de la sagesse l'enseignement du savoir par un spécialiste (*doctrinal/dessiplina*). Pour lui, les noms d'auteurs antiques restent des noms, qu'il invoque hors de son poème, puisque ce dernier traite d'un thème courtois. Il était parfaitement conscient du fait qu'il se servait du nom des autorités, et non des autorités mêmes, et craignait d'être mal compris.

Ce type de relation avec le monde antique ne caractérise pas seulement les prologues et épilogues. Souvenons-nous qu'à la même époque Hue de Rotelande avait composé son *Ipomedon*. Dans ce roman un personnage, Tholomeu, est le précepteur d'un jeune chevalier, très sage, nommé Hermogène de Pouilles. Or Tholomeu, dont le nom est repris du *Roman de Thèbes*, devient ici une figure antique familière. C'est une allusion évidente à Ptolémée le géographe-astronome : Tholomeu n'est plus un guerrier, mais un grand savant. Son nom d'inspiration antique ne sert qu'à signaler la Sagesse même, transmise par enseignement – comme dans les conseils du troubadour Arnaut de Mareuil – à Hermogène, son disciple. Hue de Rotelande n'a toutefois pas besoin d'insister sur la sagesse de Tholomeu. Le nom de celui-ci et le fait qu'il est polyglotte suffisent¹⁵. Le nom d'Hermogène est quant à lui inspiré de celui d'un rhétoricien grec du II^e siècle, Hermogènes de Tarse, personnification même du jeune sage¹⁶. Et la double utilisation de ces noms, porteurs d'une sagesse sans contenu, crée l'image d'un savoir que l'auteur français du XIII^e siècle n'avait pas le temps ou les moyens de définir précisément. Selon nous, ce savoir était le Savoir. Peu importe que l'astronomie de Ptolémée n'ait rien en commun avec la rhétorique d'Hermogènes de Tarse. De la même manière, l'apparition au XIII^e siècle d'un chevalier nommé Palamède, rival de Tristan, est probablement inspirée par le héros légendaire de l'Antiquité, participant à la guerre de Troie, rival d'Ulysse et inventeur du jeu d'échecs, dont parlent les *Métamorphoses* d'Ovide et l'*Énéide* de Virgile¹⁷, sources que l'auteur du *Tristan en prose* devait certainement connaître.

14. EUSEBI MARIO, « L'ensenhamen di Arnaut de Mareuil », *Romania*, n° 90, 1969, p. 14-31, ici p. 17-18 (v. 1-26).

15. *Ipomedon, ein französischer abenteuerroman des 12. Jahrhunderts*, Eugen KÖLBING et Eduard KOSCHWITZ (éd.), Breslau, W. Koebner, 1889, p. 6, v. 325-326.

16. HEATH Malcolm, *Hermogenes : On Issues. Strategies of Argument in Later Greek Rhetoric*, Oxford, The Clarendon Press, 1995.

17. VIRGILE, *Eneide*, II, v. 81-85 ; ou OVIDE, *Métamorphoses*, XIII, v. 55-60.

Les noms antiques ou antiquisants abondent donc dans la littérature du ^{XIX} siècle. Doit-on croire que les auteurs de ces romans avaient passé un temps fort long à lire un nombre considérable d'œuvres de la littérature antique? Ou bien faut-il penser qu'ils entendaient occasionnellement, souvent à l'oral, des noms exotiques, dont la consonance faisait penser à la saveur des vieux vins? Pour nous, cette deuxième explication est la meilleure. Un auteur de récits d'aventures se devait de projeter sa fiction dans un passé (lointain ou immédiat) : c'était une façon de rendre ce monde fictionnel (la diégèse) accessible à son public. À la suite de ce changement de perspective, nous mettrons à contribution les outils de la narratologie pour réévaluer cette présence des noms antiques.

Pour garder ouverte la porte reliant le passé fictionnel et le passé réel, l'auteur exploite d'habitude le niveau extradiégétique de son texte, empruntant des noms et des lieux à la réalité. Néanmoins, il se sert parfois d'une relation syndiégétique¹⁸, par exemple dans le cas des romans d'*Apollonius* ou d'*Alexandre*, où les personnages gardent un lien de parenté direct avec les personnages des récits antiques : c'est ainsi qu'Apellés devient le peintre personnel d'Alexandre. De même dans le *Roman de Troie*, deux historiens latins, Salluste et Cornélius Nepos, deviennent oncle et neveu afin de donner plus de substance au passage du livre source du

18. Nous proposons d'utiliser trois niveaux ou trois types de relations diégétiques, parmi lesquels nous nous sommes permis d'en créer deux. Le niveau péri-diégétique (du grec περί, « autour de ») constitue la lisière de deux espaces, extra- et intradiégétique. Voir VISY Gilles, *Films cultes, cultes du film*, Paris, Publibook, 2005, p. 92, qui définit ce niveau comme « lieu immatériel et spectatorial, associé par des combinaisons d'images à la dimension diégétique et extradiégétique. Il existe donc une sorte d'intériorité, un espace psychique que le spectateur perçoit et éprouve en même temps que le héros ». Le niveau « syndiégétique », le premier que nous introduisons, est celui qui lie deux récits, dont les personnages gardent un lien direct de parenté. À ce niveau, le lecteur est capable de suivre deux diégèses (*A* et *A'*) en même temps, d'où l'emploi de la préposition grecque *syn* (σύν), que nous avons choisie pour marquer la communication entre les deux récits. Ainsi, la communication ne se fait plus à l'aide d'une métalepse, procédé qui unit les deux mondes à l'intérieur du même récit (par une mise en abyme), mais par une relation extradiégétique, entre les deux auteurs, l'auteur médiéval se plaçant au même niveau que l'auteur antique. Par rapport aux concepts antérieurs, nous proposons une troisième possibilité, la « sympéri-diégèse », en nous inspirant du verbe grec συμπεριφέρω (*sympérophérō*, « porter avec une seconde personne un objet autour d'un certain lieu »), qui veut dire « accompagner quelqu'un », « être conscient de » ou « s'accommoder à une situation ». Lorsque l'on n'est plus dans une diégèse, d'autres situations du même type seront définies uniquement comme « sympériphériques ».

grec vers le latin¹⁹. Tout cela se passe dans le cadre de l'hypertextualité définie par Gérard Genette, qui lie l'hypertexte antique à un hypotexte médiéval.

Cependant, au sein même de cette hypertextualité, on peut mettre en évidence des variations. Ainsi, dans certains cas, l'auteur choisit de placer les personnages empruntés à la périphérie de la diégèse, dans l'espace que nous appelons « périédi-gétique ». Le personnage peut être narrateur, *voix off*, servant d'intermédiaire entre le public et les personnages, mais il peut également se situer dans la continuité de l'ancienne histoire, et refléter l'existence de celle-ci. La première diégèse sert alors de point de départ pour la compréhension de la deuxième. C'est le cas de la *Vengeance Alexandre* de Jean le Nevelon, où le fils d'Alexandre, Alior, veut venger la mort de son père, en luttant contre le mauvais Antipater. Ce récit se situe à la périphérie du *Roman d'Alexandre* et se construit à partir d'un espace associé ou greffé sur la diégèse de ce dernier. Dans la même catégorie se trouvent des romans qui s'inscrivent dans la continuité de la thématique des premiers récits antiques ou bretons. On peut mentionner à nouveau *Ipomedon* et le *Protheselaus* de Hue de Rotelande : les noms des protagonistes sont inspirés des ceux que l'on trouve dans le *Roman de Thèbes*, bien que l'histoire se passe en Sicile et en Calabre. Il en va de même dans *Athis et Prophilius*, dit aussi *Roman d'Athènes*, qui fait suite au *Roman de Troie*, sans cependant avoir trop de points communs avec lui : il présente un emprunt comparable de noms antiques. Tous ces textes cherchent à exploiter la matière antique, en raison de la popularité évidente de leurs modèles.

Néanmoins, il existe un troisième type de relation, qui fonctionne uniquement dans le cas de personnages (d'inspiration antique, dans notre cas) qui perdent toute relation avec la diégèse d'origine. Palamède, Tholomeu et Hermogène sont des personnages que l'auteur médiéval laisse pénétrer dans son roman, sans pour autant garder de relation avec la source qui les avait signalés. Le même principe est valable pour des personnages d'*Athis et Prophilius* : Cassidorus (Cassiodore?) et Demotenés (Démosthène?) deviennent des rois dans ce récit. Comme si l'auteur voulait reprendre des noms, tout en ignorant la source à laquelle ils appartiennent. Ce faisant, il use de ce que nous appelons « sympéri-diégèse » (inspirée par le verbe grec *συμπεριφέρω*). Dans la sympéri-diégèse, l'auteur ne se sert plus d'un personnage. Il est conscient de l'existence de celui-ci, mais décide de le décomposer en un nom et une apparence, élimine cette dernière et s'appuie uniquement sur l'autorité du nom. Une fois transféré dans la nouvelle histoire, le nom s'incarne dans une

19. JUNG Marc-René, « La *translatio* chez Benoît de Sainte-Maure : de l'estoire au livre », *Perspectives médiévales*, n° 26, 2000 (*Actes du colloque Translatio médiévale, Mulhouse 11-12 mai 2000*), p. 155-176.

autre apparence et forme un nouveau héros, qui ne retient de l'ancien personnage que l'illusion d'une autorité.

L'apparition d'Aristote et Solin chez Thomas de Kent, ou d'Homère et Platon dans le prologue du *Roman de Thèbes*, transforment les prologues en espaces sympériphériques, car les quatre auteurs antiques évoqués sont réduits à l'état de simples noms et ne servent qu'à orner les vers où ils sont cités. Au lieu de participer pleinement à l'enchaînement des idées du prologue, leurs noms ne font – pour reprendre l'acception du verbe grec *συμπεριφέρω* – qu'accompagner les vers, dans un « texte déjà donné » où le signifiant historique n'évoque qu'un contenu standardisé. Ce type de relation caractérise la *translatio artium* médiévale, qui se sert des *spolia*, ces pièces et œuvres d'art antiques réutilisées dans la construction de nouveaux monuments²⁰. La référence à une *translatio studii* dans les prologues des auteurs français du XII^e siècle est dans nombre de cas une *translatio* de *spolia*, qui opère à un niveau sympériphérique : elle marque le respect et la crainte que l'homme médiéval éprouvait face à ses devanciers antiques²¹.

Cependant, alors qu'un certain nombre de travaux invitent à croire que Marie de France ou Thomas de Kent connaissaient une partie des auteurs qu'ils mentionnaient, on constate qu'en règle générale les traducteurs français du XII^e siècle nommaient des œuvres qu'ils ne connaissaient que de nom. De fait, à la lecture des listes d'auteurs antiques cités par les écrivains français du XII^e siècle, on a souvent l'impression qu'il faut simplement y reconnaître les traces de leur *cursum* scolaire et non pas de leurs véritables lectures. Sachant que l'école de cette période se confond avec la cathédrale, on ne sera pas étonné que Benoît de Sainte-Maure intègre son « Salemon nos enseigne et dit, | e si list om en son escrit » dans les premiers vers du *Roman de Troie*, lorsqu'il parle des Anciens, des sept arts et de la vulgarisation. Mais qui sont-ils, ces Anciens de Benoît ? Salomon n'est-il pas aussi ancien que les auteurs païens de l'Antiquité ? Arnaut de Mareuil le mettait bien dans la liste de ses Anciens.

C'est tout au plus pour certains auteurs de la littérature savante de cette époque qu'une véritable lecture des Anciens peut être supposée. Et même dans le cas de ces savants, la plupart des autorités évoquées jouent souvent de nouveau un rôle sympériphérique. Puisque nous venons de mentionner Salomon, intéressons-nous à la paraphrase biblique de son livre des Proverbes, faite par un auteur

20. BRENK Beat, « *Spolia* from Constantine to Charlemagne : Aesthetics versus Ideology », *Dumbarton Oaks Papers*, n° 41, 1987, p. 103-109.

21. Dans la même lignée, Herman de Valenciennes raconte la façon dont saint Grégoire a visité le tombeau de Virgile ; « *Li roman de Dieu et de sa Mere* » d'Herman de Valenciennes, chanoine et prêtre (XII^e siècle), Ina SPIELE (éd.), Leyde, Presse universitaire de Leyde, 1975, p. 249, v. 3035-3039.

anglo-normand : Samson de Nanteuil. L'*Argumentum* inséré après son prologue se termine par un interminable *accessus ad auctores* (dans son cas, aux « traitëor ») :

De treis maneres titules sunt,
 si c[u]me nostre maistre espunt :
 philosophe, poëte, actor,
 e tut cil ki sunt traitëor,
 solent entituler de lor nons ;
 e de alquanz livres le trovuns
 des poëtes : Virgilie, Orace,
 Lucan, Juvenal e Estace.
 Es escriz de divinité
 en tro[v]uns issi entitulé :
 Luc e Matheus, Jos, Ysaïe
 e les livres de prophecie.
 A la feïee del mestier
 ont titeles dun voldrent traiter,
 cum *Eglogues* e *Comedie*,
Bucolikes e *Poëtrie*,
Psalter solunc traitët devin,
Apocalipse e *Genesim*.
 D'anbore titeles retrovuns,
 de lor tratez e de lor nuns ;
 Tuille le mist en cel traitët
 qu'il fist de *Veraïe Amistët*,
 Boëce en *Consolatiön*,
 e *Proverbes* de Salemon.
 Assez en porreie trover,
 mais ne voil plus demorer.
 De l'actor e de sun mestier
 est cist titeles dun dei traiter.
 Li nostre dit ci començon :
 les *Proverbes* de Salemon.
 Or oëz que dit sapiënce
 Ki sa raison ici commence²². (v. 315-346)

L'auteur évoque pêle-mêle un très grand nombre de références antiques et bibliques : il est raisonnable de supposer que sa démarche n'a pas d'autre but que d'impressionner son public. Il opère à l'aide de la *translatio* de *spolia* que nous avons évoquée, et il ne reprendra plus dans son texte les noms ou les œuvres des auteurs antiques cités. Pourtant, si les noms antiques ne servent qu'à embellir

22. *Samson de Nanteuil : Les Proverbes de Salemon*, vol. 1, Claire Isoz (éd.), Londres, ANTS, 1988-1994, 3 vol., p. 9-10.

son récit, cela ne veut pas dire qu'ils n'ont pas eu une utilité immédiate autre. La façon dont Samson les met en valeur ressemble aux prologues des commentaires bibliques médiolatins, qui se servent parfois du schéma de l'*accessus*²³ et l'on peut douter que cet *accessus* ait qu'une fonction pleinement « sympéridiégétique » : il faut se demander quelle fonction ont les citations de noms d'auteurs et d'œuvres antiques dans l'*Argumentum*. Autrement dit, dans ce fragment, les noms antiques concourent-ils à une théorisation de la *translatio studii*? Il s'agit, certes, de relativiser l'importance des noms cités, puisque les vers montrent que les noms antiques font partie, dans la plupart des cas, d'énumérations peu utiles, mais il faut aussi, au-delà de cette relativisation, observer qu'ils servent à une légitimation du texte français, qui s'insère ainsi dans une série antique, une *translatio* définie autrement.

Pour comprendre le statut de ces noms, il est nécessaire de se rapporter à la manière dont l'auteur anglo-normand traite ses vraies sources antiques, qu'il ne mentionne pas dans l'*Argumentum*. Il faut noter que le vrai objectif de la traduction de Samson n'est pas une *translatio* du livre des Proverbes de la Bible, dans le but d'intégrer celui-ci à la tradition courtoise. Samson est prudent, il respecte ses *auctoritates* et témoigne à plusieurs reprises de son orthodoxie, notamment dans les vers où il critique les hérésies. Il cite à plusieurs reprises des noms de grands hérétiques pour témoigner de sa foi²⁴. Et l'invocation répétée de l'arianisme comme hérésie suprême est certainement une conséquence de l'estime que Samson a pour saint Jérôme. Il veut suivre les propos de ce dernier avec acribie, évoquant les mêmes ennemis, sans doute sous l'impression d'une phrase célèbre du saint²⁵. De surcroît, sa position sur les idées véhiculées par Origène cache une incertitude théologique : il ignore s'il doit le considérer comme hérétique ou non²⁶. Samson

23. DAHAN Gilbert, « Les prologues des commentaires bibliques (xii^e-xiv^e siècle) », in *Les prologues médiévaux : Actes du colloque international organisé par l'Academia Belgica et l'École française de Rome avec le concours de la FIDEM (Rome, 26-28 mars 1998)*, Turnhout, Brepols, 2000, p. 427-470, ici p. 433-438.

24. Parmi ces hérétiques, Arius est invoqué le plus souvent. Il est accompagné par Simon le Mage (v. 2139), par Donat, évêque de Carthage et fondateur de la secte des Donatistes (v. 4354), par le Diable et ses acolytes (v. 8033-8034), ou bien il est tout seul (v. 8227).

25. SAINT JÉRÔME, *Dialogus contra Luciferianos*, XIX : « *Tunc Ousiae nomen abolitum est : tunc Nicaenae fidei damnatio conclamata est. Ingemuit totus orbis, et Arianum se esse miratus est.* »

26. Le nom d'Origène apparaît dans quatre vers des *Proverbes*. Son statut est équivoque. D'abord, Samson affirme qu'Origène s'est trompé. Pourtant, cela n'empêche pas que dans l'une des premières citations il soit appelé « dan Origene », marque de respect, pour devenir dans la suite du récit un vrai hérétique, responsable de son erreur (v. 2053-2056; 2077-2080; 5003-5004; 6621-6624). Claire Isoz interprète les deux derniers cas selon la source du commentaire de Samson de Nanteuil, Bède; Isoz Claire, éd. citée, vol. 3, p. 111, 115-116. L'existence de

aurait pu savoir que saint Jérôme avait traduit plusieurs œuvres d'Origène (son respect pour le saint, dont il témoigne vivement, le laisse supposer). Il pouvait être en même temps au courant de la dispute entre ce dernier et Rufin d'Aquilée, au sujet du même Origène. Perdu dans les raffinements des débats théologiques, sachant que Jérôme le critiquait et l'appréciait en même temps, ayant peut-être peur de faire un mauvais choix, il a conféré à Origène un statut double²⁷. On voit bien à partir de cet exemple que Samson se servait de vraies sources. Si son prologue est farci de références à des auteurs qu'il n'avait pas lus, cela ne permet pas pour autant d'affirmer qu'il n'avait rien lu ; il avait consulté effectivement un certain nombre de sources. Néanmoins, celles-ci étaient exégétiques, inconnues ou moins connues de son public. S'il ne les nomme pas, c'est parce que les lecteurs-auditeurs ne savaient pas de quoi elles traitaient.

Samson suit en fait la voie ouverte par des auteurs comme Philippe de Thaon ou Geoffroi Gaimar. Le respect de ses sources réelles, la citation d'un grand nombre d'auteurs antiques et bien d'autres détails invitent à penser qu'il faisait de la « recherche » avant la lettre, qu'il était l'un des *wordsmiths* protochroniques des débuts de la *translatio* française. Le statut social de son commanditaire était très proche de celui de Constance, mécène de Gaimar, ou de l'oncle de Philippe, dédicataire du *Comput* ; tous appartenaient à la petite noblesse normande. Les textes, les auteurs ou les commanditaires-bénéficiaires avaient beaucoup de points communs et nous sommes tentés de croire que la citation des autorités antiques est un témoignage de cette proximité. Il se peut que cette mode ait été instaurée par le nombre démesuré de noms d'autorités évoqués à diverses reprises dans le *Comput* de Philippe de Thaon²⁸. Parmi les sources que Philippe cite avec précision, c'est-à-dire avec mention du livre et du chapitre, l'on peut compter : Helperic d'Auxerre, Bède le Vénérable, Gerland de Besançon, le *pseudo-Nimrod* et *Thurkillus compotista*. Suivent la Genèse et Moïse, mais aussi saint Augustin, quoique les citations de ce dernier dérivent peut-être du *De ratione temporum* de Bède. Philippe mentionne aussi à plusieurs reprises Pline et Macrobe, qu'il ne connaissait que de nom, car il

cette source laisse ouvert un débat éventuel sur l'autre source, des deux premiers fragments qui traitent d'Origène, puisqu'on n'y affirme pas que ce dernier est hérétique, mais uniquement qu'il s'est trompé.

27. Dans les deux derniers vers cités, où Samson suit Bède, il aurait eu la confirmation de l'hérésie d'Origène. Cette fois il a tranché, car la source lui indiquait ce qu'il fallait dire.

28. Voir AGRIGORAEI Vladimir, « Bilan prosopographique : Philippe de Thaon », in *Expériences critiques. Approche historiographique de quelques objets littéraires médiévaux*, actes du colloque de la Société de langue et littérature médiévales d'Oc et d'Oil, Nantes, 27-29 septembre 2012, sous presse.

ne fait pas de différence entre le Macrobe des *Commentaires* et celui des *Saturnales*. Il évoque Ovide, et c'est sans doute à partir d'Ovide et de Pline que notre auteur est arrivé au pythagorisme : il affirme en effet avoir lu Pythagore, même s'il n'a pas pu avoir accès à ses œuvres. Il n'empêche : il se voulait un vrai clerc même s'il ne connaissait pas toutes les sources antiques qu'il a incluses dans son poème. Pour lui, beaucoup d'auteurs n'étaient que des noms dont il s'est servi pour prouver sa « clergie ». Si Philippe était un *coadunator* et si sa méthode de travail (*coadunatio*) fait penser à la « conjointure » de Chrétien de Troyes, c'est qu'elle correspond à une réalité médiévale : le mélange harmonieux de plusieurs traditions.

Le cas de Samson de Nanteuil était vraisemblablement similaire. L'objectif de son *Argumentum* comme celui du *Comput* de Philippe apparaissent plus clairement si on les compare aux vers où Évrart raconte l'histoire de la *Septante*, en se plaçant dans la lignée des érudits d'Alexandrie et en comparant sa comtesse de Champagne au roi hellénistique Ptolémée²⁹. La clergie prend chez lui la forme du savoir biblique. La *translatio*, quant à elle, devient également biblique, tout en restant antique par la citation du nom du roi hellénistique. Étant donné qu'il est peu probable qu'il ait utilisé plusieurs sources pour la rédaction de son prologue, il est vraisemblable qu'Évrart suive en réalité le prologue latin du Pentateuque de saint Jérôme³⁰. Le cas de Samson de Nanteuil est comparable : s'inspirant d'un prologue de saint Jérôme, il cite les noms hébreux de trois livres vétér testamentaires³¹, puis fait également mention de la *Glossa ordinaria*. Voici le passage en question, mis en relation avec les syntagmes du texte latin dont il a été inspiré (J = prologue de saint Jérôme/G = *Glossa ordinaria*) :

29. *La Genèse d'Évrart. Ritmi gallici. Édition critique, suivie d'un Essai sur la spiritualité du clerc et du laïque au tournant du Christianisme médiéval*, Wil BOERS (éd.), thèse de l'université de Leyde, Tilburg, 2002, 4 vol., ici vol. 1 : *Texte*, t. I, p. 35 (v. 189-207).

30. Voici ce que dit le prologue de saint Jérôme au Pentateuque, d'après *Biblia Sacra iuxta Vulgatam versionem*, vol. 1, Robert WEBER (éd.), Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1983 [3^e édition] : « *Iudaei prudenti factum dicunt esse consilio, ne Ptolomeus, unius dei cultor, etiam apud Hebraeos duplicem divinitatem deprehenderet, quos maximi idcirco faciebat, quia in Platonis dogma cadere videbantur. Denique ubicumque sacratum aliquid Scriptura testatur de Patre et Filio et Spiritu Sancto, aut aliter interpretati sunt aut omnino tacuerunt, ut et regi satisfacerent et arcanum fidei non vulgarent. Et nescio quis primus auctor septuaginta cellulas Alexandriae mendacio suo extruxerit, quibus divisi eadem scripturarum, cum Aristheus eiusdem Ptolomei ὑπερασπίστης et multo post tempore Iosephus nihil tale rettulerint, sed in una basilica congregatos contulisse scribant, non prophetasse.* »

31. Isoz Claire, éd. citée, vol. 3, p. 23-24. Elle observe également que les vers 169-176 suivent la *Glossa ordinaria* (p. 23).

Tant en sumes tut amendé	—
ne nos deit pas estre oblié	—
icest escrit, dunt nos parlum,	—
ke ad translaté del Salemon,	J : <i>interpretationem... Salomonis</i>
ke treis voluns en aveit fait,	J : <i>videlicet trium... voluminum</i>
si cum sainz Jerommes retrait,	—
dunt en l'ebreu nos ad posez	—
toz les titeles e enbrevez.	—
« Maslot » nos numad le premer	J : <i>Masloth</i>
dun paroles volt designer ;	J : <i>quas Hebraei Parabolas</i>
li pueples Proverbes les claimet	J : <i>vulgata editio Proverbia vocat</i>
e les respeiz quë il molt aimet :	—
ço sunt les Respeiz Salemon	—
e del Vilain dunt nos parlum.	—
Vilain en apelent la gent	—
pur ceo ques dit apertement ;	—
cil de seculer corteisie	—
li aturnent a vilanie,	—
mais la raisun n'est pas vilaine	—
ki vent de la cort souveraine.	—
« Celeth » nos numat le segunt	J : <i>Coeleth</i>
de voluns que Jeromme espont,	—
ki en grezeise langue est diz	J : <i>quem graece dicere</i>
Ecclesiastes e escriz,	J : <i>Ecclesiasten,</i>
e en latin Asemblëor	J : <i>latine Contionatorem</i>
l'ethimologent li plusor ;	J : <i>possumus dicere</i>
plaidëor resenefie	—
solunc alt' ethimologie.	—
Le tierz vochat « Syrasirim »	J : <i>Sirassirim</i>
que de l'ebreu mist en latin ;	—
en nostre langue est si trové :	J : <i>quod in nostram linguam</i>
Chaschons de Chaschons l'at numé.	J : <i>vertitur Canticum canticorum</i>
Par excellence issil nomout,	—
plus haltëment numer nel sout.	—
Cist Jerommes dunt nos parlum,	G : <i>Hieronymo presbytero</i>
ki d'Eusebe ot le surnun,	G : <i>ab Eusebio</i>
fud des Proverbes molt preiët	G : <i>Parabolaes Salomonis?</i>
ainz qu'en translatast le traitët ;	G : <i>translate</i>
dui evesque l'en unt requis	J : <i>episcopis/G : petente... episcopis</i>
quë il nos numet, ço m'est vis :	J : <i>vestro nomini consecravi?</i>
li uns ad nun Cromatiüs	J : <i>Cromatio/G : Chromatio</i>
e li altre Heliodoros.	J : <i>et Heliodoro/G : et Heliodoro</i>
Des Proverbes quident alquant,	G : <i>Proverbiorum liber</i>
ki ne sunt pas ben entendant,	G : <i>non ut simplices arbitramur</i>
que Salemon par poëstëz	—

les ait escriz e comandez ;	—
mais mielz lor covent a en guerre,	—
kar come l'or est quis en terre,	G : <i>sed quasi in terra aurum</i>
e come le noël de noiz	G : <i>in nuce nucleus</i>
ki a manger est bon e doiz,	—
u de la chastaine herdue	G : <i>in hirsutis castanearum</i>
ki d'une schale est sorvestue,	—
tot ensemment de couverture	G : <i>operculis</i>
fut reposite ceste escripture ³² . (v. 135-188)	—

Si Philippe, Samson et Évrat s'intéressent à l'Antiquité³³, c'est parce que la Bible appartient à ce Temps³⁴. La *translatio studii*, qui va de Grèce à Rome, puis en France, serait donc une *translatio* du savoir biblique. Salomon, saint Matthieu et saint Luc suivent les Anciens dans l'*Argumentum* de Samson de Nanteuil, parce qu'ils sont eux aussi antiques. De la même manière, Thomas de Kent cite le nom de saint Jérôme à côté de ceux de César, Trogue Pompée, Aristote, Solin, Orose et Isidore. Selon nous, il faut se méfier de la définition trop restrictive que l'on donne de l'Antiquité. Aux yeux de l'écrivain du XII^e siècle, l'Antiquité était également le temps de la Bible et la *translatio* était, en conséquence, une *translatio* du *Logos* et du savoir antique, dans la mesure où les contraintes religieuses permettaient la valorisation de ce dernier.

Cela ne veut pas dire que les auteurs antiques, dissimulés derrière l'une des « matières » de la littérature du XII^e siècle, étaient inconnus de tous. Nous sommes

32. ISOZ Claire, éd. citée, vol. 1, p. 9-10.

33. WEBER Robert, éd. citée, vol. 2 : « *Cromatio et Heliodoro episcopis Hieronymus. Iungat epistula quos iungit sacerdotium, immo carta non dividat quos Christi nectit amor. Commentarios in Osee Amos Zacchariam Malachiamque poscitis; scripsissem, si licuisset per valitudinem. Mittitis solacia sumptuum, notarios nostros et librarios sustentatis, ut vobis potissimum nostrum sudet ingenium. Et ecce ex latere frequens turba diversa poscentium, quasi aut aequum sit me vobis esurientibus aliis laborare, aut in ratione dati et accepti cuiquam praeter vobis obnoxius sim. Itaque longa aegrotatione fractus, ne penitus hoc anno reticerem et apud vos mutus essem, tridui opus vestro nomini consecravi, interpretationem videlicet trium Salomonis voluminum, Masloth, quas Hebraei Parabolas, vulgata editio Proverbia vocat, Coeleth, quem graece Ecclesiasten, latine Contionatorem possumus dicere, Sirasirim, quod in nostram linguam vertitur Canticum canticorum.* » Pour la *Glossa Ordinaria*, voir le fragment suivant : « *Proverbiorum liber, non ut simplices arbitramur, patentia habet praecepta, sed quasi in terra aurum, in nuce nucleus, in hirsutis castanearum operculis absconditus fructus inquiritur : ita in eis divinus sensus altius est inquirendus. Parabola Salomonis secundum Hebraicam veritatem translate ab Eusebio, Hieronymo presbytero petente Chromatio et Heliodoro episcopis* » ; *Patrologia Latina*, vol. 113, col. 1079.

34. Voir DUVAL Frédéric, « Quels passés pour quel Moyen Âge? », in Claudio GALDERISI (dir.), *Translations médiévales : Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (XI^e-XV^e)*, vol. 1 : *De la translatio studii à l'étude de la translatio*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 47-92, ici p. 82.

certain de la popularité de Virgile, d'Horace, d'Ovide et d'autres poètes, mais il est impossible de préciser si les auteurs médiévaux citaient non seulement leurs noms, mais aussi leurs idées. Bien que Virgile et Ovide soient étudiés à l'école³⁵, bien que Juvénal et Horace se retrouvent également dans des florilèges et que leur redécouverte ait donné lieu à une tradition satirique médiolatine au XII^e siècle³⁶, il est impossible d'évaluer les premières traductions françaises des œuvres antiques en fonction de la popularité de leurs sources. Le corpus en langue vernaculaire devient un objet d'étude singulier, porteur d'un nouveau sens.

Il est également difficile de traiter les écarts comme des anachronismes. Pour l'homme médiéval, le passé, le présent et le futur étaient un. D'où le traitement de la source antique, puisqu'il ne se servait de l'Antiquité et de la Bible que pour extraire des modèles auxquels s'identifier³⁷. Selon F. Duval, il faut prendre en compte les trois altérités d'A. Berman (objective, ontologique et ressentie) : elles sont à l'origine d'une pratique ethnocentrique que les auteurs médiévaux empruntent à leurs prédécesseurs romains³⁸ et l'ethnocentrisme fait que la traduction ne s'intéresse plus à l'Autre mais au Soi, conçu comme objet d'une *translatio*. Celle-ci devient un prolongement de la *recuperatio* de Charlemagne, s'identifiant à une *translatio* par erreur.

F. Duval parle également de la « proximité et [...] continuité immédiate du passé même le plus ancien³⁹ ». Il nous aide à interpréter ce que M. Gosman a observé dans les récits français portant sur l'histoire d'Alexandre. Pour M. Gosman, les récits médiévaux formaient une série alternative, parallèle à la série de leurs sources antiques⁴⁰. Chaque *roman d'Alexandre* du XII^e siècle peut être une traduction et le groupe des romans français devient la *translatio* ou *recuperatio* de l'ensemble de ses sources antiques. On épuisait de cette manière les nombreuses versions de la réalité antique, que l'on a rendue par une réalité médiévale.

35. BEDDIE James Stuart, « The Ancient Classics in the Medieval Libraries », *Speculum*, n° 5/1, 1930, p. 3-20.

36. Voir e. g. MORRIS Colin, *The Discovery of the Individual : 1050-1200*, Londres, SPCK, p. 122-123.

37. Voir e. g. *La Bible d'Acre : Genèse et Exode*, Pierre NOBEL (éd.), Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006, p. LXXVII, qui considère par exemple que le public de la *Bible d'Acre* devait être composé de chevaliers croisés qui s'identifiaient « aux héros de Terre Sainte qui constituaient pour eux des modèles à côté des anciens Romains ».

38. DUVAL Frédéric, art. cité, p. 72.

39. *Ibid.*, p. 73.

40. GOSMAN Martin, *La légende d'Alexandre le Grand dans la littérature française du XII^e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1994, p. 85 ss. Voir BURIDANT Claude, « Modèles et remodelages », in *Translations médiévales, op. cit.*, p. 97.

Or M. Gosman a identifié dans les *romans* « alexandrins » deux réalités différentes : la réalité historique, caractérisant deux faits (antique et médiéval), et la réalité littéraire, lieu de rencontre des deux faits⁴¹. Il pensait avoir identifié une sorte de *longue durée* de l'histoire dans le faux anachronisme des auteurs français du XII^e siècle ; il supposait également que ces derniers ne tentaient pas de créer une *mimesis* de la « réalité historique » : ils étaient conscients que cette dernière ne pouvait être accomplie que par Dieu. Nous inscrivant sur les marges de l'hypothèse de M. Gosman, nous supposons que les auteurs français du XII^e siècle ont trouvé la *longue durée* dans la réalité littéraire, aire de médiation entre la réalité antique et la réalité de leur temps.

Or, le problème « sympéridiégétique » naît à la périphérie de cette autre réalité, parfois à la périphérie des vulgarisations de la Bible, en tout cas dans un espace où l'auteur médiéval avait plus de liberté. Dans la mesure où toute initiative littéraire nouvelle devait s'appuyer sur une « mémoire volontaire⁴² », cette mémoire, une fois devenue collective, peut être menteuse ou trompeuse. N'oublions pas que le XII^e siècle cache ses œuvres littéraires originales sous le masque de fausses imitations, qu'il n'y a pas de poétique cohérente pour cette période de la littérature française, que les mots *inventio*, *elocutio*, *imitatio*, *aemulatio* ou « troevemens » demeurent encore des concepts flous⁴³, et que les catégories ou genres de cette littérature naissante n'étaient pas stables non plus.

Cela pose finalement la question de la matière. Si la *translatio* ne dissocie pas l'Antiquité de la Bible, peut-on parler réellement d'une matière « de Rome », comme le faisait Jehan Bodel ? La matière de Grèce fait-elle partie de la matière de Rome ? Et les *romanz* ayant des sujets bibliques ne sont-ils pas des romans aussi ? Étant donné que les matières de Jehan Bodel sont un concept flou et subjectif, elles invitent souvent le chercheur à transgresser la ligne entre matière et genre, afin de définir plusieurs matières aptes à englober les catégories déjà délimitées par ses recherches. Mais, si l'on se met à la place du lecteur médiéval, croyant que toutes les références antiques – y compris les références sympériphériques – sont vraies,

41. GOSMAN Martin, *op. cit.*, p. 90-91. Pour une vision différente voir PETIT Aimé, *L'anachronisme dans les romans antiques du XII^e siècle : le Roman de Thèbes, le Roman d'Eneas, le Roman de Troie, le Roman d'Alexandre*, Paris, Champion, 2002.

42. FASSEUR Valérie, « La mémoire volontaire de l'écrivain médiéval : aspects et enjeux de la remembrance », *Littérature*, n° 175/3, 2014, p. 6-22 (*passim*).

43. RUHE Ernstpeter, « *Inventio* devenue *troevemens* : la recherche de la matière au Moyen Âge », in Glyn S. BURGESS et Robert A. TAYLOR (dir.), *The Spirit of the Court. Selected Proceedings of the Fourth Congress of the International Courtly Literature Society (Toronto, 1983)*, Cambridge, Brewer, 1985, p. 289-297, ici p. 293-294.

l'Ipomedon de Hue de Rotelande est également antique, puisque les noms de ses héros sont empruntés au *Roman de Thèbes* et que l'univers du roman est la *Magna Graecia*, c'est-à-dire une Italie plus ou moins antique, peut-être artificiellement byzantine, tout de même l'Italie du sud. Un autre roman du XIII^e siècle, *l'Eracle* de Gautier d'Arras, pourrait de même être antique, dans la mesure où il traite des épreuves de l'empereur (romain et byzantin à la fois) Héraclius.

Ces incongruences font le désespoir du chercheur, qui cherche à définir des matières « byzantine » ou « orientale », ajustées aux récits qui orientent vers Byzance, tel *Cligès*⁴⁴. Cela n'empêche pas que les vrais candidats à une matière byzantine sont d'autres romans, tel *Eracle* : mais n'appartiennent-ils pas déjà à la matière de Rome, dans la mesure où Rome est dans le même temps la cité du Pape au Moyen Âge et la capitale de l'Empire romain de l'Antiquité ? Dans la synthèse subjective des matières de Jehan Bodel, cette Rome papale et antique représente en fait le pont permettant le va-et-vient des sujets littéraires entre l'Antiquité et l'univers médiéval. Rien n'empêche non plus d'imaginer une matière biblique ou de Judée, comme propose de le faire C. Gîrbea⁴⁵, si ce n'est que cette matière, délimitée apparemment par l'entrée en scène de Joseph d'Arimathie, ne constitue pas une matière à part : elle ne représente à nos yeux qu'un prolongement de la matière de Bretagne vers une autre matière, biblique, que Jehan Bodel ne nomme pas. Les vrais *romanz* de la matière biblique sont les histoires rédigées par Henri de Valenciennes, Évrart ou les auteurs anonymes des traductions des livres des Juges et des Rois. Affirmer que les catégories n'existent pas ne constitue pas une solution. Il est plus prudent de considérer ces matières comme des pôles autour desquels gravitent des histoires dont les sujets deviennent, d'un siècle à l'autre, de plus en plus sophistiqués.

44. CIGGAAR Krijnie N., « Chrétien de Troyes et la "matière byzantine" : les demoiselles du Château de Pesme Aventure », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 32, 1989, p. 325-331 et « Encore une fois Chrétien de Troyes et la "matière byzantine" : la révolution des femmes au palais de Constantinople », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 38, 1995, p. 267-274. Pour la « matière orientale », voir HOUBEDEBERT Aurélie, « Littératures romanes : L'héritage oriental », *Estudios románicos*, n° 20, 2011, p. 139-158.

45. GIRBEA Cătălina, *Le Bon Sarrasin dans le roman médiéval (1100-1225)*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 65-66.